

Un *principium* équivoque pour les sciences de l'information et de la communication ?

An Equivocal Principium for the Information and Communication Sciences?

Roger Bautier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10442>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10442

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 145-158

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Roger Bautier, « Un *principium* équivoque pour les sciences de l'information et de la communication ? », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10442> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10442

ROGER BAUTIER

Laboratoire des sciences de l'information et de la communication

Université Paris 13

F-93210

roger.bautier@laposte.net

UN *PRINCIPIUM* ÉQUIVOQUE POUR LES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION ?

Résumé. — Il est possible, au sein des sciences de l'information et de la communication, de se donner l'objectif de relier l'exercice de la critique à la référence au matérialisme, en considérant celui-ci comme *principium* d'un agenda de la recherche critique. Cependant, cela impose, probablement, un débat préalable sur les formes du matérialisme. Il n'est pas sûr, en effet, que les différentes formes du matérialisme soient équivalentes et qu'elles soient porteuses également d'implications critiques, ni même de potentialités critiques. Dans cette perspective, il serait utile d'entreprendre une relecture des analyses les moins connues fournies par les classiques du matérialisme culturel, d'examiner les différents courants d'un « nouveau » matérialisme qui s'intéresse aux propriétés de l'environnement technologique et de repérer les effets du matérialisme naturaliste qui caractérisent les approches inspirées par les sciences de la nature.

Mots clés. — critique, matérialisme culturel, nouveau matérialisme, déterminisme technologique, naturalisme, sciences de l'information et de la communication

Le projet d'une approche critique dans les sciences sociales est souvent présenté comme lié à la mise en œuvre de trois ambitions fondamentales, dont il s'agit d'assurer l'ajustement : l'explication, l'évaluation et l'intervention (De Munck, 2011). Il en résulterait deux écueils à éviter soigneusement. D'une part, il y a le risque de couper le lien entre la troisième et les deux premières, ce qui reviendrait à isoler la dimension pratique par rapport aux dimensions cognitive et normative et à intervenir sur une réalité sociale vue seulement « en surplomb ». D'autre part, il y a celui de privilégier l'évaluation et l'intervention, pour s'engager dans une action militante, aux dépens de la dimension cognitive, qui souffrirait alors d'un certain manque de la distanciation nécessaire à la production de connaissances nouvelles. Il est, cependant, tout à fait pensable que, en sciences de l'information et de la communication comme dans d'autres sciences sociales, la première ambition puisse, au travers des choix théoriques qu'elle implique, exprimer déjà des positions fortement structurées par des enjeux idéologiques (Sénécal, 2013). La complexité de cette situation explique sans doute que des appréciations diverses soient portées sur l'ensemble de l'entreprise intellectuelle que représente la recherche en sciences de l'information et de la communication. Certes, deux grandes tendances apparaissent. La première serait celle des chercheurs dont la démarche critique consiste fondamentalement à veiller au respect de la rigueur méthodologique de leurs travaux et à vérifier qu'elle est présente dans ceux des autres. La seconde tendance serait celle des chercheurs qui se veulent critiques en ce sens qu'ils ont, entre autres objectifs, celui de repérer des caractéristiques de la société qu'ils jugent inacceptables et contre l'existence desquelles ils entendent s'élever. Mais il n'est pas sûr que ces deux tendances épuisent les possibilités, ni que leurs choix soient aussi clairs qu'ils le paraissent. Ainsi pourrait-on considérer qu'elles laissent de côté, l'une et l'autre, la possibilité non négligeable, voire essentielle, d'élaborer des interprétations critiques qui refuseraient l'insuffisance de la première et le systématisme militant de la seconde, afin de s'enraciner « dans la conflictualité des phénomènes, dans la multiplicité de leurs enjeux idéologiques et dans les incertitudes de leur genèse » (Mœglin, 2013).

Cette dernière possibilité n'est sans doute pas à même de satisfaire les chercheurs qui s'inscrivent dans la tradition de la théorie critique de l'École de Francfort. En effet, pour eux, au sein d'un ensemble très vaste de discours marqués par l'utilisation inflationniste du mot *critique*, il faut distinguer une critique qui serait en quelque sorte véritable (Fuchs, 2009 ; Rueff, 2012). Ni positiviste, ni post-moderne, il s'agit d'une critique de la communication qui, à la fois normative et politique, va se définir comme critique de la société, en se concentrant sur l'étude des relations de domination et de leurs implications, ainsi qu'en s'efforçant de proposer des moyens théoriques et empiriques de transformation de la structure sociale. C'est bien à cette tradition que se rattachent les travaux de Fabien Granjon. Celui-ci défend, avec force et constance, la nécessité d'un exercice de la critique, conçue comme « ce qui rend sensible aux phénomènes de domination, invite à en saisir les logiques, les contradictions, ainsi qu'à en rendre axiologiquement compte et, *in fine*, incite à les combattre et les transformer pour les remplacer par un développement

de toutes les facultés humaines au principe de la réalisation de soi et de tous » (Granjon, 2015a). Après avoir largement défendu la pertinence de l'approche critique en sciences sociales et, spécialement, en sciences de l'information et de la communication (entre autres : Granjon, 2013, 2014a, 2014b, 2014c), il s'est attaché à approfondir son approche en reliant plus étroitement l'exercice de la critique à la référence au matérialisme (entre autres : Granjon, 2015a, 2015b ; Magis, Granjon, 2015). La perspective matérialiste qui apparaît alors n'est pas univoque : le matérialisme auquel il est fait référence peut être qualifié ou non et, quand il l'est, il peut être qualifié d'historique, de marxien, de culturel, d'interdisciplinaire, de critique... Toujours est-il qu'il s'agit d'un matérialisme considéré comme propre à établir une épistémologie, à fournir le *principium* d'un agenda de la recherche critique et à constituer très précisément le fondement de celle-ci.

Retour vers le futur

Dans le cas où l'on n'est pas totalement réticent à l'égard d'une recherche critique qui irait jusqu'à l'action proprement politique, on ne peut qu'être intéressé par la formulation éventuelle d'éléments préparatoires à la transformation visée des rapports sociaux. Au-delà de l'effacement des limites entre jugements de fait et jugements de valeur ou entre distanciation et engagement, au-delà aussi de la revendication d'une posture réflexive, d'une pratique de l'auto-socioanalyse et d'une volonté de totalisation, qui mériteraient par ailleurs des commentaires approfondis, ce sont bien plutôt les modalités du couplage entre la production théorique et la critique sociale pratique qui, de ce point de vue, vont susciter l'intérêt. En effet, ce couplage est destiné à frayer des voies de politisation et à promouvoir l'émancipation. Et l'on peut se demander si, justement, la perspective matérialiste présentée ne devrait pas s'enrichir d'analyses qui relèveraient plus directement de la sociologie politique. Il est déjà difficile d'admettre que la mise en lumière des tensions au sein des sciences de l'information et de la communication (Granjon, 2015a) puisse passer par la dramatisation d'affrontements entre personnes (il y a des oblates du temple, des Diafoirus, des apparatchiks, etc., et, même, un collègue retraité actif !), au lieu de reposer sur une analyse à la fois épistémologique, sociologique et politique du champ de la discipline. Mais, d'une manière beaucoup plus générale, ne peut-on pas penser que, pour aller dans le sens de l'opérationnalisation d'une sociologie politique de la communication, il serait nécessaire de recourir plus largement aux propositions qui ont été fournies par les grands classiques du matérialisme culturel ?

Si le matérialisme culturel a cette particularité de permettre d'éviter le simplisme et le dogmatisme de certaines analyses marxistes qui assimilent les phénomènes idéologiques et communicationnels à des éléments superstructurels engendrés mécaniquement par la base économique (Granjon, 2015a), il est également précieux en ce qu'il met l'accent sur l'action politique. Une action politique qui implique l'analyse sociologique des pratiques langagières des différents groupes sociaux et,

notamment, des classes populaires, dont les auteurs les plus proches de la théorie critique de l'École de Francfort se soucient relativement peu et souvent de loin (par manque de connaissance directe ?) ou de haut (par élitisme ?). Un auteur comme Raymond Williams, par exemple, a eu le mérite non seulement de considérer les faits culturels dans leurs rapports avec les classes sociales, mais également de rappeler continûment la capacité d'agir individuelle ou collective (Williams, 1958, 1961). Il souligne que ce qui passe pour appartenant à la culture populaire est d'abord un ensemble de produits médiatiques qui ne sont pas l'émanation des classes populaires, même s'ils leur sont notamment destinés, et que les productions correspondantes issues de leur sein (certains journaux, certains pamphlets, les affiches syndicales...) possèdent des caractéristiques très différentes. D'où ses jugements sur la conception de la communication qui préside à l'utilisation de ce que l'on appelle des moyens de communication de masse. Il montre ainsi que, très souvent, le contenu des journaux se trouve tout simplement rejeté par ceux qui, ne possédant pas les moyens d'une lecture discriminante, réagissent à ce qu'ils ressentent comme des tentatives de domination par la suspicion, l'inertie et le silence. Il envisage la possibilité que la communication puisse ne pas se résumer à un essai de transmission sur le mode de la domination (qui s'accommode fort bien de l'usage de la notion de masse), mais intégrer la volonté démocratique de garantir une réception active et une réponse effective. La révolution culturelle, qui devrait succéder à la révolution démocratique et à la révolution industrielle, lui semble loin d'être réalisée, étant donné que les groupes privilégiés freinent les transformations qui pourraient mettre leur position en danger et que, lorsque les élites traitent les classes populaires comme des masses, elles trouvent des gens acceptant d'être traités ainsi. Bien évidemment, des modifications importantes dans la réception interviendraient si, comme il en évoque la possibilité (Williams, 1983a), les nouveaux moyens de communication étaient utilisés de manière à favoriser de nouvelles relations entre information et opinion. Il s'agirait de ne pas se contenter de s'en servir pour enregistrer des opinions produites dans des conditions ne permettant pas de faire la différence entre ce qui est profond et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est imposé et ce qui est vraiment pensé. Il s'agirait bien plutôt de corréler le questionnement et l'information en recourant à des échanges et à des apprentissages : il en résulterait des opinions dont on peut penser qu'elles auraient alors un réel fondement social.

Mais la capacité d'agir individuelle ou collective n'est pas envisageable seulement dans le cadre de la communication médiatique ; elle concerne tout autant l'utilisation du langage en général, comme le montre explicitement la conception qui sous-tend les *Keywords*, qui se veulent un vocabulaire de la culture et de la société (Williams, 1983b). Le langage y est, en effet, traité dans la perspective d'une sémantique historique. Les processus sociaux et historiques n'y sont pas vus comme nécessairement extérieurs à une langue, mais comme pouvant se produire aussi en son sein, par invention de nouveaux termes et par transformation de certains d'entre eux, par la possibilité qu'ils donnent de contester une signification présente en rappelant une signification ancienne ou en faisant appel à une autre qui pourrait être promue. Ce qui revient à appliquer au langage ce qui est dit par ailleurs des systèmes culturels

(Williams, 2005) : à côté de la culture dominante, il faut reconnaître le rôle décisif des cultures résiduelles et celui des cultures émergentes, dans lesquelles il est possible, par référence au passé ou à l'avenir, de trouver les moyens de produire des discours capables de s'opposer à l'ordre établi. Ce sont des considérations de ce type, sur le langage, la culture et la communication, qui incitent à aller plus avant dans l'examen des conditions d'exercice de l'action politique. Et, pour ce faire, il est sans doute profitable de se reporter aux *Cahiers de prison* rédigés entre 1929 et 1935 par Antonio Gramsci (Gramsci, 1978-1996), auxquels les représentants du matérialisme culturel ont beaucoup emprunté, mais dont on ne reconnaît peut-être pas suffisamment la finesse des analyses portant, précisément, sur ces questions. Les sciences de l'information et de la communication n'hésitent pas, il est vrai, à faire référence à son œuvre pour traiter de l'hégémonie. En revanche, étant donné que les préoccupations à l'égard du langage y sont souvent soit marginalisées (comme si le langage était « transparent » ou n'était pas un objet d'étude légitime), soit marquées par un certain dédain à l'égard de la sociologie, elles ont tendance à négliger l'analyse gramscienne des relations entre les pratiques linguistiques et la communication politique (Bautier, 2015).

Il faut souligner que cette analyse ne correspond nullement à un moment idéaliste qui aurait été la caractéristique d'une période de jeunesse, mais, au contraire, à une préoccupation profonde et continue, qui n'a fait que s'approfondir pour se traduire en 1935 par la rédaction des « Notes pour une introduction à l'étude de la grammaire », qui forment le Cahier 29. Le rejet d'une analyse mécaniste se manifeste dans le fait que les changements affectant le langage sont vus comme ne pouvant être, en aucun cas, le résultat du seul effet de lois phonétiques. Il semble donc impossible d'étudier sérieusement le langage indépendamment de son environnement et nécessaire, au contraire, de considérer la culture comme facteur des changements linguistiques, ce qui amène à ne jamais séparer le langage de son contexte social. Ce qui est refusé tout aussi nettement, c'est la conception idéaliste qui avait été présentée par le philosophe Benedetto Croce. Celui-ci défend la thèse selon laquelle il faut assimiler la linguistique à l'esthétique car, d'après lui, le langage ne se manifeste pas sur le mode de l'association d'éléments existants, mais sur celui de la création de nouveaux éléments, à partir d'autres plus anciens que les individus transforment (Croce, 1902). Loin d'être pure expression, comme chez Benedetto Croce, le langage, chez Antonio Gramsci, sera, au contraire, le lieu de véritables régularités, des régularités issues non de lois éternelles, mais de l'histoire, de l'environnement et de l'action politique. Il estime ainsi que toute grammaire normative écrite est aussi une grammaire « historique » : toute norme se définit par rapport à d'autres usages qui ont existé ou qui existent concurremment (c'est cette dynamique potentielle qui sera reprise par Raymond Williams). Plus encore, il insiste sur le caractère politique qui est attaché à la norme : selon lui, toute grammaire normative écrite correspond, en fait, à un acte de politique culturelle nationale qui est le résultat de l'histoire de la société et c'est la raison pour laquelle il faut s'intéresser à l'apprentissage de la grammaire. Dans cette perspective, la reconnaissance des défauts de la grammaire normative traditionnelle ne peut en aucun cas entraîner la conclusion que l'enseignement de la grammaire à l'école est inutile : étant donné que

l'on parle selon un « mode historiquement déterminé », il paraît indispensable de l'enseigner et, même, de faire en sorte d'accélérer son apprentissage, notamment par les classes populaires. L'objectif, en effet, est de tenir compte d'un double processus. D'un côté, l'insuffisance de l'enseignement est directement préjudiciable aux membres des classes populaires. De l'autre, elle laisse toute sa place à un apprentissage présent au sein du groupe social privilégié : un apprentissage non scolaire, mais très fructueux pour l'individu qui en bénéficie, et d'autant plus efficace sur le plan social et politique qu'il n'existe pas au sein des autres groupes. On a là un bon exemple de la manière dont une analyse des relations entre les pratiques linguistiques et la communication politique – probablement transposable, au moins en partie, à l'examen des conditions d'intervention dans un espace public reconfiguré par les nouvelles technologies – peut contribuer, à la fois, à la compréhension de la formation de l'hégémonie et à la préparation de l'action politique.

Un « nouveau » matérialisme ?

Revisiter les classiques du matérialisme culturel aide à confirmer l'importance qui doit être accordée aux modalités de la capacité d'agir par rapport au langage, à la culture et à la communication, dont on peut penser que le repérage précis est le passage obligé pour se mettre en situation de pouvoir lier, si tel est l'objectif, la production théorique à la critique sociale pratique. C'est cette importance qui semble remise en cause par ceux qui, se réclamant pourtant d'une forme de matérialisme, considèrent qu'il est désormais indispensable de parler d'un « nouveau » matérialisme. À leurs yeux, ce changement de regard tient à la nécessité de prendre en compte la matérialité de la culture numérique. Il va en résulter l'interrogation du statut même de la matière numérique et la formulation de questions portant sur les dispositifs computationnels, comme celles-ci : « Que font les hommes avec ces objets numériques ? Qu'est-ce que le logiciel, le programme, le langage de programmation, l'interface ou bien le code *font* à ceux qui les utilisent ? S'agit-il d'objets techniques obéissant à de simples logiques d'utilisation en vue d'une fin, dans une perspective simondonienne, ou des *médias*, qui justement désignent ce mélange complexe d'outils, de pratiques et de transformations par le biais de processus, les *médiations* ? » (Gras, 2015). Parfois dans le prolongement d'une écologie des médias, parfois aussi dans celui d'une anthropologie marquée par un « tournant matériel » ou bien dans celui d'une histoire des médias devenue archéologie des médias (Ernst, 2015), les thèses présentées ont, le plus souvent, en commun de mettre l'accent non sur l'information, mais sur les médias eux-mêmes, afin d'échapper aux discours vagues sur la société de l'information et sur le virtuel. Cependant, l'essentiel ne paraît pas se trouver là, mais plutôt dans une prise de position post-cartésienne et post-humaniste (Casemajor, 2015), qui se traduit par la suppression des dualités humain / non-humain et vivant / non-vivant. Cette prise de position est très visible lorsque les propos tenus visent à donner une définition de la matière. Ainsi apparaît un matérialisme vitaliste, plus ou moins inspiré par les philosophes matérialistes de l'Antiquité et mettant en avant

l'idée que la matière a la propriété d'être active (« vibrante »), propriété qui autorise à considérer que la matière numérique possède, comme les êtres vivants, la capacité d'agir (Bennett, 2010 ; Parikka, 2012). Sans aller jusqu'à adopter cette thèse, d'autres auteurs considèrent que parler d'une « participation matérielle » (Marres, 2012) ne relève pas d'une contradiction dans les termes et que la participation politique traditionnelle, impliquant une activité entre humains, ne doit pas cacher l'existence d'une participation au travers des objets utilisés. Celle-ci passerait par l'absence d'une acceptation consciente, au bénéfice d'une action humaine sans investissement fort (ni de grande attention, ni de prise de position idéologique, etc.), ce qui signifie que les objets seraient capables d'organiser les publics.

Cette capacité d'agir accordée à la matière et, en particulier, à la matière numérique, ne semble pas interdire à certains de ses avocats de formuler un projet politique. Mais, inversement, il est possible de penser qu'une telle conception revient à enlever tout sens à l'action politique. Il n'est donc pas étonnant que l'émergence de ce « nouveau » matérialisme ne laisse certainement pas indifférents les partisans d'une approche critique les plus sensibles à l'héritage du matérialisme culturel. Les analyses issues du matérialisme culturel impliquent, en effet, une très forte réticence à l'égard des thèses relevant du déterminisme technologique, notamment de celles qui portent sur des moyens de communication. La raison en est que ce déterminisme tend à isoler les caractéristiques techniques des moyens de communication du contexte social et politique dans lequel ils se trouvent. En particulier, afin d'éviter la représentation des techniques comme agissant d'elle-même, il s'agit d'admettre qu'elles sont élaborées en fonction d'un objectif, ce qui permet justement d'adopter une attitude critique et de profiter de la possibilité de militer pour des transformations technologiques qu'on estime souhaitables. De ce point de vue, le « nouveau » matérialisme apparaît donc comme simplificateur, ce qui peut amener à revendiquer la pertinence d'une approche reconnaissant la multiplicité des types de capacité d'agir (Hands, 2015). Cette multiplicité correspondrait aux potentialités de vastes assemblages comprenant des organismes, des réseaux de communication, etc. : des assemblages dont il paraît impossible d'écarter le cerveau humain si, du moins, l'on veut conserver l'affirmation de la validité du rapport entre l'intention et l'action.

On est ainsi conduit à considérer ce qui est rarement abordé par les chercheurs les plus sensibles à la démarche critique : le statut assignable à l'information dans ses relations avec le cerveau humain et avec les dispositifs techniques. Le fait d'envisager des machines abstraites à partir des années trente du $\times\times^e$ siècle a introduit la possibilité de minorer l'importance du support matériel et de privilégier celle de la fonction, ce qui revient à admettre une conception désincarnée de l'information. Il en découle que la forme logique d'une machine est séparable de la base matérielle de sa conception et que le traitement de l'information paraît tenir aux caractéristiques de cette seule forme logique (Putnam, 1975). D'où la possibilité d'argumenter en faveur d'une philosophie de l'esprit reposant sur un computationnalisme (la pensée est assimilée à un calcul) qui admet que le cerveau incarne un programme réalisable éventuellement par un dispositif physique et

chimique différent. Il est, certes, tout à fait possible d'avoir une vision plus matérialiste – en l'occurrence, physicaliste – consistant à définir l'information comme un état identifiable en tant que tel d'un dispositif physique (Chazal, 2013). Avec une restriction cependant : il n'est pas sûr que le matérialisme réductionniste, voire éliminativiste (Churchland, 1984), des neurosciences cognitives permette à ce jour de rendre compte correctement de l'ensemble des phénomènes de pensée.

Même s'il est aisé de constater que les développements qui viennent d'être présentés rapidement sont rarement porteurs d'une démarche critique, il reste que la place attribuée aux technologies n'est pas toujours suffisante dans la réflexion à visée politique. Il faut bien admettre, notamment, que le matérialisme culturel ne se différencie pas toujours de la théorie critique de l'École de Francfort et que, considérant les médias d'abord comme des outils idéologiques, il n'aide pas à les penser comme des technologies. C'est pourquoi certains chercheurs vont chercher dans des traditions non marxistes les analyses qui leur semblent utiles pour développer une pensée critique. Dans ce cas, il va s'agir, par exemple, à partir des travaux de l'École de Toronto, d'une réflexion sur le rôle de la technique dans l'émergence de l'individu moderne (Martino, 2013). En envisageant les moyens de communication comme des liens de l'individu avec le collectif, on se donne la possibilité de traiter la médiation technologique dans ses rapports avec les structures de pouvoir et les formes d'influence, ce qui peut aider à orienter l'action politique vers des domaines peu étudiés, comme celui de la gestion du temps et de l'espace. Ou bien l'on va, à partir des mêmes travaux ou d'autres comparables, estimer que la recherche doit, de façon urgente, favoriser l'analyse critique des distorsions sociales qui peuvent être engendrées par la distribution inégalitaire de la maîtrise de tel ou tel moyen de communication (George, Kane, 2015). L'objectif est ainsi de refuser l'idée d'une neutralité de la matérialité des médias et de tenter, au contraire, de rendre compte des implications sociétales de cette matérialité, en particulier lorsque l'étude porte sur les technologies numériques d'information et de communication. La notion de « technologie intellectuelle » (Goody, 1979) apparaît donc ici comme particulièrement intéressante, en ce sens qu'elle permet d'envisager l'incidence que peuvent avoir les changements dans les moyens de communication sur le développement des processus cognitifs et sur l'accroissement du savoir; mais à condition aussi de relier ces changements à une structure sociale dont l'importance ne peut être négligée. C'est, d'ailleurs, également cette notion qui, parmi d'autres, inspire des travaux portant sur les écritures numériques, avec la mise en lumière des processus de mise en discours au sein d'un environnement numérique, dont l'ensemble constitue ce que l'on peut appeler une « technologie discursive » (Paveau, 2015). Dans ce cas, cependant, la question de la remise en cause des dualismes évoquée plus haut réapparaît et, avec elle, celle de la conception des capacités d'agir: Si les écritures numériques sont intrinsèquement liées à leur environnement, si leur étude nécessite l'observation de matières composites allant du social au technologique, il peut alors sembler nécessaire d'adopter une approche post-dualiste qui vise à penser l'humain comme articulé à du non-humain, en admettant l'existence d'agentivités distribuées, dont les humains ne seraient pas les seuls détenteurs.

Le matérialisme au risque de la naturalisation

En mettant l'accent sur la matérialité des moyens de communication, en imposant une réévaluation de l'apport du matérialisme culturel et en introduisant des questionnements sur les rapports entre les technologies et les capacités d'agir chères au matérialisme culturel, le « nouveau » matérialisme n'est certainement pas, en fait, radicalement novateur. Il apparaît plutôt comme une variante d'un matérialisme naturaliste qui peut prendre des formes assez diverses. Parmi celles-ci, on trouve un vaste ensemble de travaux qui dénie toute pertinence à la démarche des sciences sociales, au bénéfice d'une approche tendant à traiter les questions abordées dans la seule perspective des sciences de la nature. C'est le cas, en particulier, des analyses relevant de la mémétique, dont les fondements ont été définis à partir de l'éthologie (Dawkins, 1976). Dans un premier temps, il s'agit de défendre la thèse suivant laquelle les organismes peuvent être considérés comme des machines que les gènes utilisent pour se reproduire. Dans un second temps, c'est précisément cette notion de réplication qui est utilisée à nouveau, mais pour en étendre le domaine d'application. L'évolution darwinienne est vue comme ne se limitant pas au périmètre de la biologie, mais comme concernant tout autant l'histoire des cultures. En conséquence, aux gènes correspondraient des mêmes constitués des différents éléments de la culture humaine. Le processus d'imitation paraît essentiel dans cette approche : certains mêmes réussissent mieux que d'autres, suivant un processus analogue à celui la sélection naturelle. Ces fondements seront ensuite repris et serviront à l'élaboration de diverses théories. Par exemple, on peut considérer que l'existence d'un même dépend de son incarnation physique (Dennett, 1991), ce qui permet d'attirer l'attention sur le rôle de la chaîne de véhicules transportant les mêmes : si ceux-ci sont potentiellement immortels, ils dépendent en fait de la solidité de la chaîne, qui peut être constituée aussi bien de livres que d'objets ou de comportements.

D'inspiration tout autant darwinienne, l'anthropologie cognitive traite également de la diffusion des idées. Ainsi, suivant une démarche relevant d'un « programme naturaliste dans les sciences sociales », c'est-à-dire d'un programme de recherche qui situe les sciences sociales dans la stricte continuité des sciences naturelles, l'objectif visé peut consister à développer une « épidémiologie des représentations » (Sperber, 1996). Il s'agit là d'une conception dont le matérialisme est nettement revendiqué : elle présuppose que toutes les causes et tous les effets sont matériels. Mais elle implique une dévalorisation du matérialisme d'origine marxiste, qui est jugé contradictoire en ce qu'il traite le social en essayant d'articuler un versant matériel et un versant immatériel (Sperber, 1987). La caractéristique fondamentale qui est alors attribuée aux êtres humains est la capacité de construire non seulement des descriptions du monde, mais également des interprétations, c'est-à-dire des « représentations de représentations », pour comprendre ce qui leur est communiqué. Afin d'expliquer (au sens fort du terme) l'existence de telle ou telle famille de représentations fondées sur la communication, la théorie épidémiologique prendra en compte des facteurs cognitifs et des facteurs environnementaux : ainsi, ces deux types de facteurs seront considérés comme agissant différemment suivant qu'ils affectent la communication d'un mythe, d'une croyance politique ou d'une croyance scientifique.

Le matérialisme naturaliste illustré aussi bien par la mémétique que par l'épidémiologie des représentations va se retrouver dans des travaux réalisés majoritairement par des physiciens, à ceci près que ceux-ci ne cherchent pas, en général, à souligner leur matérialisme : c'est le matérialisme des « sciences dures », qu'il n'est plus besoin de défendre, accepté qu'il est par l'ensemble des chercheurs. Ces physiciens ne s'intéressent pas seulement au repérage des contraintes physiques s'exerçant sur les réseaux techniques, mais cherchent, au contraire, à fournir une caractérisation générale de l'ensemble des réseaux. S'ils étudient leurs aspects topologiques en recourant à la théorie des graphes, ils avancent également des analyses conceptuelles et empiriques qui imposent un traitement des outils et des pratiques de communication en termes de systèmes complexes assimilables à ceux que constituent les systèmes vivants. Ils mettent alors en lumière les caractéristiques auto-organisationnelles des réseaux étudiés, en les considérant seulement comme soumis à des règles de développement relevant des sciences de la nature. La transformation introduite ainsi implique donc le déplacement, le brouillage ou la suppression de la frontière entre ce qui est artefact et ce qui ne l'est pas : une manière de poser des questions épistémologiques, mais aussi des questions politiques qui en sont les corollaires (Bautier, 2013). Les premières recherches de ce type ont mis l'accent sur les distributions statistiques concernant la structure du web en tant que réseau virtuel se présentant comme un ensemble de nœuds reliés par des liens hypertextuels. C'est ainsi que l'on a pu montrer (ce qui a été souvent confirmé ensuite) que ce réseau est marqué par des distributions « larges ». Autrement dit, elles ont souligné que, loin d'être constitué de nœuds dont la plupart auraient un nombre de liens proche d'une certaine moyenne (on aurait alors une représentation de la distribution en forme de cloche), le réseau du web est, au contraire, formé de nœuds dont certains, très nombreux, n'ont que très peu de liens voire aucun, alors que d'autres (des super-nœuds), en petit nombre, en ont beaucoup ou même énormément. Plus précisément, il est apparu qu'un tel réseau est connecté suivant une « loi de puissance » : on constate que la probabilité qu'un nœud ait k liens est inversement proportionnelle à ce nombre k élevé à la puissance n , la valeur de cet exposant n variant entre 2 et 3. C'est à partir de cette constatation que les travaux se sont multipliés, en portant sur d'autres réseaux que le web et en visant à fournir des modélisations de leur développement. Ils ont pu mettre en évidence, d'une part, que les réseaux de ce genre existent en grand nombre et, d'autre part, qu'ils se différencient nettement des réseaux aléatoires. La modélisation de base revient à considérer que le fonctionnement de ces réseaux suppose l'existence de deux caractéristiques qui, lorsqu'elles sont appliquées au web, se traduisent par deux hypothèses. La première hypothèse est que le réseau de pages est en expansion continue ; la seconde est qu'une nouvelle page inclura des liens vers des pages déjà existantes avec une probabilité proportionnelle au degré entrant de ces pages (Barabasi, Albert, Jeong, 2000). Il s'agit là de ce que l'on peut appeler un « attachement préférentiel », qui est la traduction d'une tendance suivant laquelle « les riches deviennent toujours plus riches ».

Ce type de modélisation est un bon exemple d'essai pour rendre compte de l'évolution d'un réseau appartenant à la catégorie des réseaux complexes. C'est sans doute la raison pour laquelle elle peut être réutilisée plus largement dans l'étude d'autres réseaux, artificiels ou naturels, qui sont complexes dans la mesure où ils résultent, comme le web, d'une évolution décentralisée et non planifiée. On remarquera que l'hypothèse même d'un attachement préférentiel a été complétée par l'équipe qui en était l'auteur, afin de prendre, par exemple, en considération le fait que certaines pages web peuvent acquérir une popularité considérable très rapidement et détrôner des sites plus anciens. Il a ainsi paru utile d'intégrer au modèle une caractérisation de chacun des nœuds par son aptitude à entrer en compétition avec les autres et à acquérir plus de liens qu'eux (Bianconi, Barabasi, 2001). Il s'agira alors d'un « fitness model », qui permet de distinguer et de rendre compte de trois situations : celle où les nœuds les plus riches sont simplement les plus anciens, celle où les plus « aptes » deviennent plus riches et celle, enfin, où le plus « apte » l'emporte complètement sur tous les autres. Même en dehors de toute modélisation, ces notions peuvent apparaître. Par exemple, pour analyser la nouvelle organisation de l'information entraînée par l'essor des folksonomies dans le cadre du web 2.0, il est tout à fait possible de considérer que leur émergence constitue une réponse à un environnement informationnel à la fois en expansion rapide et marqué par le fait qu'il contient des informations peu identifiées et peu structurées, tout en étant utiles (Wichowski, 2009). De ce point de vue, les folksonomies sont conçues comme le fruit d'une adaptation permettant la « survie » des informations utiles par l'apport de moyens qui les rendent accessibles. Mais, le plus souvent, c'est la démarche de modélisation qui paraît concourir à la promotion d'une attitude ambiguë ou réservée à l'égard de l'action, alors même qu'il serait envisageable, notamment, de contester des situations existantes ou d'intervenir sur des situations prévisibles au sein de l'environnement informationnel. On peut, bien sûr, distinguer deux grandes catégories de réseaux : d'une part, les « systèmes naturels » (systèmes biologiques, sociaux, écologiques...) et, d'autre part, les « systèmes infrastructurels » (systèmes physiques et systèmes virtuels). Cependant, la distinction initiale est rapidement estompée par la mise en lumière de ce qui fait la spécificité des réseaux complexes (Vespignani, 2005) : ceux-ci manifestent des phénomènes d'auto-organisation, dont il s'agit justement de rendre compte. Ils apparaissent d'ailleurs d'autant plus liés à l'émergence de ce que l'on peut appeler des hiérarchies qu'ils sont susceptibles d'être modélisés en recourant, par exemple, aux deux hypothèses rappelées plus haut. La conception qui en résulte est très claire : le web n'est pas démocratique et il « ressemble plus à une cellule ou à un écosystème qu'à une montre suisse fabriquée méticuleusement » (Barabasi, 2005). C'est ainsi que les travaux menés dans ce cadre peuvent attribuer aux processus observés, mais sans qu'ils en discutent vraiment, le statut de conséquences du seul fonctionnement interne du réseau considéré. En fait, les problématiques intégrant l'apport des sciences sociales étant mises à l'écart ou bien fortement dévalorisées, la démarche de modélisation semble avoir permis de légitimer la tendance à naturaliser les rapports de pouvoir présents sur les réseaux. Le matérialisme fondamental, l'usage de la physique statistique et la naturalisation des phénomènes qui caractérisent la « science des réseaux » débouchent ainsi sur l'effacement de l'éventualité d'une approche critique.

Conclusion

On a vu que l'on pouvait souhaiter une relecture des classiques du matérialisme culturel afin d'éviter les conséquences d'analyses qui risquent d'être trop lestées par le matérialisme historique traditionnel. On a vu aussi que les propositions concernant un « nouveau » matérialisme induisaient, quant à elles, une réévaluation du matérialisme culturel en obligeant à considérer mieux la matérialité des moyens de communication, mais qu'elles suscitaient aussi beaucoup d'interrogations sur le matérialisme prôné, en particulier lorsqu'il devient plus ou moins vitaliste. On a vu enfin que le matérialisme naturaliste, dans ses différentes acceptions, avait probablement comme effet de vider de leur sens à la fois la problématique des capacités d'agir et l'activité critique elle-même. Dans ces conditions, relier l'exercice de la critique et la référence au matérialisme semble imposer, au préalable, un débat sur les formes du matérialisme (sauf, évidemment, à penser que le matérialisme historique est le seul à devoir être considéré). Il n'est pas sûr, en effet, que les différentes formes du matérialisme soient équivalentes et qu'elles soient porteuses également d'implications critiques, ni même de potentialités critiques. Sans nécessairement se contenter de rejouer l'affrontement entre vision dualiste et vision moniste du monde, mais plutôt en se concentrant sur la variété de ces potentialités et de ces implications, le débat contribuerait à la détermination des éléments théoriques susceptibles de favoriser concrètement l'émancipation, ainsi que d'en préciser les limites.

Références

- Barabasi A.-L., 2005, « Science of networks. From society to the web », pp. 415-429, in : Nyiri K., ed., *A Sense of place. The global and the local in mobile communication*, Vienne, Passagen.
- Barabasi A.-L., Albert R., Jeong H., 2000, « Scale-free characteristics of random networks : the topology of the world-wide web », *Physica A*, 281, pp. 69-77.
- Bautier R., 2013, « Enjeux de connaissance et enjeux sociopolitiques dans la science du web », pp. 131-153, in : Rojas E., dir., *Réseaux socionumériques et médiations humaines : le social est-il soluble dans le web ?*, Paris, Hermes Science/Lavoisier.
- Bautier R., 2015, « Langage et communication dans la représentation des publics populaires », pp. 21-33, in : Dakhlija J., dir., *À la recherche des publics populaires (1). Faire peuple*, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine.
- Bennett J., 2010, *Vibrant Matter : a political ecology of things*, Durham, Duke University Press.
- Bianconi G., Barabasi A.-L., 2001, « Bose-Einstein condensation in complex networks », *Physical Review Letters*, vol. 86, 24, pp. 5632-5635.
- Casemajor N., 2015, « Digital materialisms : frameworks for digital media studies », *Westminster Papers in Culture and Communication*, vol. 10, 1, pp. 4-17.
- Chazal G., 2013, « La notion d'information et le matérialisme », pp. 455-479, in : Silberstein M., dir., *Matériaux philosophiques et scientifiques pour un matérialisme contemporain*, vol. 1, Paris, Éd. Matériologiques.

- Churchland P., 1984, *Matière et conscience*, trad. de l'américain par G. Chazal, Seyssel, Champ Vallon, 1999.
- Croce B., 1902, *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale*, trad. de l'italien par H. Bigot, Paris, Giard et Brière, 1904.
- Dawkins R., 1976, *Le Gène égoïste*, trad. de l'anglais par L. Ovion, Paris, A. Colin, 1990.
- De Munck J., 2011, « Les trois dimensions de la sociologie critique », *SociologieS*. Accès : <https://sociologies.revues.org/3576>. Consulté le 25/03/16.
- Dennett D., 1991, *La Conscience expliquée*, trad. de l'anglais par P. Engel, Paris, O. Jacob, 1993.
- Ernst W., 2015, « Ce que nous appelions "l'histoire des médias" : l'exercice de l'archéologie médiatique », *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, 13, pp. 91-106.
- Fuchs C., 2009, « A contribution to theoretical foundations of critical media and communication studies », *Javnost – The Public*, vol. 16, 2, pp. 16-24.
- George É., Kane O., 2015, « Les technologies numériques au prisme des approches critiques : éléments pour l'ébauche d'une rencontre », *Canadian Journal of Communication*, 40, pp. 727-735.
- Goody J., 1978, *La Raison graphique*, trad. de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa, Paris, Éd. de Minuit.
- Gramsci A., 1978-1996, *Cahiers de prison*, trad. de l'italien par M. Aymard et al., Paris, Gallimard, 1978-1996.
- Granjon F., 2013, « Prolégomènes. De quoi la critique est-elle le nom ? », pp. 9-93, in : Granjon F., dir., *De quoi la critique est-elle le nom ?*, Paris, Mare & Martin.
- Granjon F., 2014a, « Engagement, critique et sciences de l'information et de la communication », pp. 47-77, in : Bourdaloie H., Douyère D., dirs., *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*, Paris, Mare & Martin.
- Granjon F., 2014b, « La critique est-elle soluble dans les sciences de l'information et de la communication ? », pp. 291-355, in : George É., Granjon F., dirs., *Critique, sciences sociales et communication*, Paris, Mare & Martin.
- Granjon F., 2014c, « Problématiser les usages sociaux des technologies d'information et de communication : un regard français critique », *Canadian Journal of Communication*, vol. 39, 1, pp. F121-F136.
- Granjon F., 2015a, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28, pp. 157-190.
- Granjon F., 2015b, « Des fondements matérialistes de la critique », *Revue française des sciences de la communication*, 6. Accès : <https://rfsic.revues.org/1257>. Consulté le 25/03/16.
- Gras S.-É., 2015, « Éthique computationnelle et matérialisme numérique : l'apport des *Software Studies* », *Critique*, 818-819, pp. 667-679.
- Hands J., 2015, « From cultural to new materialism and back : the enduring legacy of Raymond Williams », *Culture, Theory and Critique*, vol. 56, 2, pp. 133-148.
- Magis C., Granjon F., 2015, « Vers une "nouvelle anthropologie" critique ? Jalons pour une épistémologie matérialiste des humanités numériques », *Journal des anthropologues*, 142-143, pp. 281-203.
- Marres N., 2012, *Material Participation : technology, the environment and everyday publics*, New York, Palgrave Macmillan.

- Martino L., 2013, « Perspectives critiques et épistémologie de la communication : le rôle central du débat sur la technologie », pp. 348-363, in : Kane O., George É., dirs, *Où (en) est la critique en communication ?*, Montréal, Gricis/Université du Québec à Montréal.
- Mœglin P., 2013, « Enraciner la critique. La question de la diversité culturelle », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, supplément 2013A. Accès : <http://lesenjeux.u-grenoble3.fr/2013-supplement/04Moeglin/index.html>. Consulté le 25/03/16.
- Parikka J., 2012, « New materialism as media theory : medianatures and dirty matter », *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 9, 1, pp. 95-100.
- Paveau M.-A., 2015, « Ce qui s'écrit dans les univers numériques », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2014-1. Accès : <https://itineraires.revues.org/2313>. Consulté le 25/03/16.
- Putnam H., 1975, *Mind, language and reality. Philosophical papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- Rueff J., 2012, « Quelques éléments d'épistémologie concernant les recherches qualitatives et critiques en communication », *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, 7, pp. 23-40.
- Sénécal M., 2013, « Sociologie critique de la communication : connaissance et action », pp. 364-375, in : Kane O., George É., dirs, *Où [en] est la critique en communication ?*, Montréal, Gricis/Université du Québec à Montréal.
- Sperber D., 1987, « Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme », *Le Débat*, 47, pp. 103-115.
- Sperber D., 1996, *La Contagion des idées*, Paris, O. Jacob.
- Vespignani A., 2005, « Complex networks : ubiquity, importance and implications », pp. 75-81, in : 2005 NAE *Frontiers of engineering*, Washington, The National Academies Press.
- Wichowski A., 2009, « Survival of the fittest tag : folksonomies, findability, and the evolution of information organization », *First Monday*, vol. 14, 5. Accès : <http://firstmonday.org/article/viewArticle/2447/2175>. Consulté le 25/03/16.
- Williams R., 1958, *Culture and society*, Londres, Chatto & Windus.
- Williams R., 1961, *The Long revolution*, Londres, Chatto & Windus.
- Williams R., 1983a, *Towards 2000*, Londres, Chatto & Windus.
- Williams R., 1983b, *Keywords : a vocabulary of culture and society*, Londres, Fontana.
- Williams R., 2005, *Culture et matérialisme*, trad. de l'anglais par N. Calvé et É. Dobenesque, Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, 2009.